

## Rencontre au sommet par Marie Le Fort

**Surnommé le “chic garçon” par Le Corbusier, Oscar Niemeyer aura tout à la fois été le complice de ses séjours brésiliens, et celui qui aura opposé des courbes sensuelles à son esthétique angulaire. A l’occasion de la sortie concomitante de deux ouvrages, retour sur l’amitié qui unissait ces deux illustres talents par-delà l’océan Atlantique.**

Le 10 décembre 1929, à bord du Lutétia, au large de Bahia, Le Corbusier, envoûté par sa récente découverte de Rio, écrivait dans son carnet de voyage : *“C’est le plein été tropical, le soleil est magnifique ; il a, pendant la semaine précédente, créé devant mes yeux l’inoubliable, l’enthousiasmante féerie de Rio de Janeiro... Et Rio est rouge et rose de ses terres, verte de ses végétations, bleue de sa mer ; tout se soulève en îles perçant l’eau, en pics tombant dans l’eau, en de hautes collines et grandes montagnes ; ses quais sont les plus beaux du monde, le sable de l’océan est au bord des maisons et des palaces ; une lumière immense vous met son moteur au cœur<sup>(1)</sup>.”* Un prologue à la découverte de l’Amérique du Sud que Le Corbusier retrouvera en 1936, invité en tant que conférencier et consultant international sur le projet de construction du ministère de l’Education et de la Santé (1936-1943, Rio de Janeiro) alors confié à l’agence de Lúcio Costa.

Ville natale de Niemeyer, Rio sera le théâtre de sa première rencontre avec Le Corbusier : de vingt ans son cadet, le jeune Brésilien travaille depuis 1935 dans le cabinet d’architecture de Lúcio Costa (qui l’a initié à la pensée moderne de Le Corbusier). Appelé à collaborer avec l’architecte français sur le bâtiment du ministère brésilien de l’Education et de la Santé, Oscar Niemeyer se souvient de cette période charnière qui lui permit d’affirmer puis d’affiner son propre alphabet peuplé de courbes et de sensualité. En effet, ce contact personnel avec Le Corbusier – dont il admire déjà le travail – est une révélation qui va lui permettre de s’émanciper, de s’affranchir des théories du style international pour proposer des œuvres originales et légères. *“Quand il est venu comme consultant au Brésil, il a donné une impulsion et a permis l’émergence d’une nouvelle génération d’architectes brésiliens dans le sillage de Lúcio Costa”,* confiait Oscar Niemeyer au *Nouvel Observateur* en mai 2007. *“Même si j’ai vite pris des libertés avec le style international qu’il avait codifié, en libérant les formes de mes bâtiments, je me suis toujours souvenu de son conseil : ‘Oscar, il ne faut pas avoir peur de la monumentalité !’ Puis il y a eu le chantier du siège des Nations unies, à New York. Mon dossier avait été retenu. Le Corbusier, qui concourait aussi, était affecté par son échec. Il est alors venu me demander de fondre nos deux projets. J’ai accepté, il m’en a toujours été reconnaissant. Même si je le regrette aujourd’hui, car le résultat est mauvais. Il m’a fait déplacer un des bâtiments, et l’ensemble a perdu toute sa... monumentalité !”*

Leur propre vision de l’architecture est révélée par quelques dissensions qui les opposent : tandis que Le Corbusier, Mies van der Rohe et Gropius ont conçu des bâtiments à la géométrie austère et abstraite, l’architecture de



Oscar Niemeyer,  
cathédrale métropolitaine  
Notre-Dame-de-l’Apparition,  
Brasília (1958).



Oscar Niemeyer.  
 A gauche : siège du Parti  
 communiste français,  
 Paris (1965). A droite :  
 Panthéon de la  
 patrie Tancredo Neves,  
 Brasília (1985).

© Matthieu Salvaing/Assouline Publishing 2009.

Niemeyer, sans pour autant être moins rigoureuse, est un hymne aux courbes et aux brises marines. Elle est pleine d'espaces ouverts qui rappellent Rio, la ville voluptueuse dont il est originaire et dont *"les montagnes"*, dit un jour Le Corbusier, *"se reflètent toujours dans ses yeux"*. Et à Oscar Niemeyer de renchérir : *"J'ai toujours dit que ce n'est pas l'angle droit qui m'attire. Il sépare, divise. Ce n'est pas non plus la ligne droite, dure, inflexible. Je préfère les courbes libres et sensuelles, celles que je découvre dans les montagnes de Rio, dans les cours sinueux des fleuves, dans les vagues de la mer, dans le corps de la femme aimée<sup>(2)</sup>."*

Proche du grand architecte brésilien, le photographe Matthieu Salvaing en brosse un portrait vivant empreint de sensibilité : *"Je l'ai rencontré à travers son petit-fils, il y a quinze ans : j'avais alors à peine 25 ans. Rapidement, il m'a adopté, m'invitant à monter dans son atelier, et m'accueillant dans son antre. Au fil des saisons, il m'a amené à la photographie d'architecture. S'armant d'un feutre, il noircissait des feuilles blanches d'une simple courbe ou ligne, m'enseignant le pouvoir du tracé, de sa forme lyrique et utopique qui sous-tend, en tous points, sa vision de l'architecture."* Fort de cette amitié et de cette connivence, Salvaing a souhaité que le livre qu'il vient de publier soit *"un ouvrage antichronologique qui retradise au plus près la liberté formelle de son œuvre"*.

De liberté et d'humanité, il est assurément question au contact de l'œuvre de Niemeyer. Même Le Corbusier parfois avare de compliments en conviendra : *"Brasília est construite. J'ai vu la nouvelle ville. Elle est magnifique d'invention, de courage et d'optimisme. Elle parle au cœur<sup>(3)</sup>."* Parlant du cœur, Oscar Niemeyer aura à son tour une pensée émue pour Le Corbusier qu'il connut, sans doute, à sa manière, mieux que personne : *"Je me souviens de lui,*



*marchant avec moi dans Brasília, sans cette dureté qui le marquait tellement et que seule l'incompréhension des hommes pour son œuvre nous faisait accepter. Cela le rend différent, non plus seulement comme le maître génial que nous avons tous respecté, mais aussi comme l'homme délicat que l'on sent généreux envers tout ce qui l'entoure*<sup>(4)</sup>. Et le Brésilien de se remémorer : "Quand Le Corbusier, cet architecte si remarquable, a monté la rampe du palais des Congrès à Brasília, il eut ces mots que je n'ai pas oubliés : 'Ici, il y a de l'invention'<sup>(4)</sup>."

En 1962, lors d'un de ses derniers voyages à Brasília, il lancera : "Aujourd'hui, je dis au revoir à mes amis du Brésil. Et tout d'abord à leur pays – le Brésil – que je connais depuis 1929. Il y a pour le grand voyageur que je suis des surfaces privilégiées sur le planisphère, entre les montagnes, sur les plateaux et les plaines où coulent les grands fleuves qui vont à la mer. Le Brésil est un de ces lieux accueillants et généreux, et l'on aime à pouvoir l'appeler ami. Cette ville est l'œuvre de mes deux grands amis et (à travers les années) compagnons de lutte, Lúcio Costa, Oscar Niemeyer. Dans le monde moderne, Brasília est unique... Ma voix est celle d'un voyageur de la terre et de la vie. Laissez-moi, amis du Brésil, vous dire merci !"

(1) et (3) *Le Corbusier – Croquis de voyages et études*. Textes choisis et présentés par Philippe Duboÿ. Titre paru aux éditions Louis Vuitton et La Quinzaine littéraire (2009).

(2) *Oscar Niemeyer* de Matthieu Salvaing, éditions Assouline (2002). Édition numérotée tirée à mille exemplaires avec tirages argentiques encollés à la main. Posé sur un lutrin dessiné par Oscar Niemeyer et réalisé dans les règles de l'art par la maison Rinck, le livre épouse parfaitement la ligne concave de son support.

(4) *Le Corbusier lui-même* de Jean Petit, éditions Rousseau (1970).

Oscar Niemeyer.  
A gauche : mémorial de l'Amérique latine, São Paulo (1991).  
A droite : Oscar Niemeyer, auditorium d'Ibirapuera, São Paulo (2005).



© Matthieu Salvaing/Assouline Publishing 2009.